

LES SOURCES BIBLIQUES ET LITURGIQUES DE LA PRÉDICATION

*Comment le prêtre doit prêcher dans l'esprit
de la Bible et de la Liturgie*

1. — Le premier avantage d'une telle prédication est d'être concrète. Elle ne se donne pas pour point de départ des idées, des axiomes, des théories, qui ne parlent qu'à l'intelligence rationnelle, mais des faits, des événements, des paraboles, des gestes, des textes de prières qui parlent à l'imagination, à la sensibilité, à la mémoire. Ne disons pas qu'il s'agit là d'une concession à notre temps, enfoncé dans la matière, à l'anti-intellectualisme de nos contemporains gavés de cinéma et d'illustrés. Nous ne faisons qu'obéir à cette loi essentielle de la psychologie humaine, de la pédagogie divine et sacramentelle, qui est de parvenir à l'intelligence par les sens et d'aboutir à l'inconnu en partant du connu. (Tant de prédications mènent... de l'inconnu à l'inconnu!)

Prenons quelques exemples : Si je veux prêcher sur la pénitence (thème essentiel surtout pendant le Carême) je puis sans doute donner une définition de la pénitence, énumérer ses parties, etc. Mais je me ferai bien davantage écouter si je m'appuie sur les images concrètes, et si religieuses, par lesquelles, des prophètes aux apôtres en passant par notre Seigneur, la pénitence est caractérisée : déchirer son cœur et non pas ses vêtements, quitter sa mauvaise route, se tourner vers Dieu, avoir un cœur nouveau, revenir vers son Père. Et ici, en sous-œuvre, la théologie nous sera utile pour mettre au point certains anthropomorphismes, par exemple celui d'un retour de Dieu vers l'homme qui se tourne vers lui.

L'eschatologie est à la mode; et il est certain qu'elle fait

partie intégrante du message chrétien; nous le verrons mieux tout à l'heure. Allons-nous déclarer en début de sermons que la connaissance de l'eschatologie est indispensable au croyant, et définir la véritable eschatologie chrétienne en l'opposant à ses contrefaçons? Personne ne nous écouterait. On se demanderait même quelle idée nous prend de choisir un thème aussi saugrenu. Mais à partir de l'emploi des vêtements verts qui apparaît vers le troisième ou quatrième dimanche après la Pentecôte; ou à partir du psaume *De Profundis*, qui revient si souvent dans les derniers dimanches (ce psaume que tout le monde connaît, sans le comprendre), à partir de la parabole de l'ivraie (cinquième dimanche après l'Épiphanie) d'où l'on peut tirer de si belles leçons de charité patiente, nous pouvons donner, sans grands mots et sans théories discutables, un enseignement substantiel et réaliste sur l'eschatologie chrétienne (sans jamais employer ce mot rébarbatif).

Voulez-vous prêcher sur la Sainte Trinité? Sujet primordial, s'il en est. Si je m'envole dans l'essence divine pour y discerner deux processions éternelles, à grand renfort de comparaisons nécessairement boiteuses, mes auditeurs me suivront péniblement. Mais je puis parler très solidement et en même temps savoureusement de la Trinité en commentant le signe de Croix, ou la formule baptismale, en montrant comment la messe est action de grâces au Père, par le Fils, dans le Saint-Esprit; en rappelant avec l'appui de l'Évangile comment Jésus nous a apporté la révélation du Père et la promesse de l'Esprit; en montrant dans la Pentecôte la confirmation — c'est bien le cas de le dire — de la victoire pascale, par le don de l'Esprit envoyé à l'Église par le Fils assis à la droite du Père. Alors nos fidèles ne se sentiront plus en pays inconnu, en atmosphère raréfiée. L'itinéraire que nous leur ferons suivre sera jalonné de paysages et de monuments familiers et pourtant mal connus, qu'ils découvriront dans une lumière nouvelle. On nous dira après le sermon : Enfin, vous nous avez parlé de la Sainte Trinité! Jamais on ne nous en parle!

2. — Je viens de toucher ainsi au second point. Alors que la théologie consiste bien souvent en une dialectique intemporelle et s'attache à définir des essences en quelque

sorte immobiles, la Bible se caractérise par le sens de l'histoire. Elle n'est pas seulement un recueil de révélations de plus en plus précises, qu'on analyserait chacune pour elle-même. Elle est le témoignage d'un mouvement, d'une révélation qui se fait progressivement, non pas seulement par des discours ou des oracles, mais par l'histoire d'un peuple et par la conscience que ce peuple prend de son histoire. Or c'est là un élément propre à toucher nos contemporains. Comme le dit M. l'abbé Gibley, dans un récent livre collectif sur *la Bible et le prêtre* : « En un siècle où *la philosophie de l'histoire et le sens de la puissance des grandes communautés humaines* ont pris une place centrale, on remarque mieux le caractère particulier de l'Histoire Sainte qui, la première, a mis l'homme choisi par Dieu au centre de l'univers... La volonté des chrétiens de tenir ensemble leur place dans l'histoire du peuple de Dieu en répondant toujours mieux à l'appel de Jésus tel que les Évangiles le conservent, explique, pour une part, le mouvement biblique qui se développe actuellement¹. »

Une prédication ne sera vraiment biblique que si elle garde quelque chose de ce dynamisme, que si elle fait comprendre que le Christ est au centre et au sommet de l'histoire, qu'il lui donne son sens; que l'Eglise en même temps qu'une institution solide et structurée est un peuple en marche; que le royaume de Dieu est au-dedans de nous, mais qu'il est encore à bâtir; que nous ne sommes pas des jetons sur un damier, mais à la fois les pierres vivantes et les artisans d'un édifice en croissance. Une parole à laquelle de tels thèmes sont sous-jacents (car ils n'ont pas à être exposés pour eux-mêmes) donnera forcément l'impression d'une religion vivante, insérée dans le temps, quoique éternelle, qui nous demande autre chose qu'une acceptation passive : un engagement, un risque dans la foi et l'espérance. Et pas seulement un engagement individuel, mais un effort communautaire.

C'est ici en particulier qu'une connaissance superficielle de tel ou tel épisode de la Bible, de tel ou tel passage des

1. Dans *La Bible et le prêtre*, par L. CERFAUX, Roger POELMAN, etc., Louvain, éd. Nauwelaerts, Coll. « Études de Pastorale », n° 5, 1951. J. GIBLEY, *La Bible et le mystère de Dieu*, p. 87. (C'est l'auteur qui souligne.)

livres saints a peu de valeur : ce qui compte, c'est une assimilation profonde, qui demande une longue familiarité non seulement avec les textes, mais avec leur enchaînement et avec le mouvement profond de toute l'économie rédemptrice.

Le véritable esprit liturgique procure les mêmes avantages à l'égard d'une présentation dynamique et actuelle du message chrétien. Je dis bien le *véritable* esprit liturgique et non pas cette contrefaçon, gâtée d'archéologisme, qui lui fait le plus grand tort et conduit certains prêtres amis de leur temps à se méfier de la liturgie. Celle-ci leur paraît bonne tout au plus pour des bourgeois formés par la culture classique, amateurs des émouvantes reliques du passé. Sans doute, qui dit liturgie dit héritage et tradition : c'est pourquoi nous devons accepter certains traits vieillissés de la liturgie avec le respect que l'on porte à des monuments vénérables de notre patrimoine national. Mais si nous prenons la liturgie dans ce qu'elle a de principal et, ainsi que la définit l'Encyclique *Mediator Dei*, comme l'exercice actuel du sacerdoce du Christ par l'Eglise, nous échappons totalement à l'archéologisme avec ses dangers de dilettantisme et d'évasion hors du réel.

Le cœur de la liturgie, c'est le sacrifice eucharistique, mémorial du Christ. S'agit-il, par l'eucharistie, de ramener nos contemporains en arrière au contact d'un acte du passé dont la liturgie raviverait sans cesse le souvenir pâlisant ? Il s'agit beaucoup plus au contraire de *re-présenter* cet acte du passé, c'est-à-dire d'en faire un acte présent et, si j'ose cette tautologie, un acte actuel. Rien n'est plus frappant que le *hodie* qui revient sans cesse dans nos textes liturgiques : c'est par l'eucharistie et, grâce à elle, par toute l'année liturgique que la naissance du Sauveur, sa Passion, sa Résurrection, son Ascension ont lieu *aujourd'hui*, pour nous, hommes de maintenant. C'est à ces actes présents que nous communions, aussi bien par le festin de la parole de Dieu que par le festin du pain vivant.

Une telle manière de comprendre la liturgie aboutit à présenter les fêtes non pas comme des anniversaires et des solennités mais comme des événements ; elle a aussi pour résultat de vivifier les temps liturgiques. L'Avent, le Carême, le Temps Pascal, le Temps après la Pentecôte, ne sont pas

seulement des périodes, des intervalles, meublés artificiellement par des exercices spirituels. Ce sont des temps réels, des temps où il se passe quelque chose, où l'Église est en croissance ou en épanouissement. L'Avent et le Carême en particulier ne sont pas des périodes d'attente vide ou de préparation seulement morale, ce sont des temps gonflés de réalité chrétienne où s'accomplissent des mystères réels et objectifs.

Quel sera le retentissement sur notre prédication de telles conceptions ? C'est qu'au lieu de présenter le mystère chrétien comme un souvenir ou une idéologie, elle le présentera comme une réalité où nous sommes embarqués. Quand nos auditeurs réclament de notre prédication qu'elle soit moins inactuelle, que veulent-ils exactement ? Ce congrès l'a déjà expliqué à plusieurs reprises : ils ne veulent pas que le prédicateur semble se mouvoir dans la sphère des vérités éternelles en paraissant tout ignorer de ce qui fait l'angoisse et la lutte d'aujourd'hui. Pour autant, on l'a dit aussi ; ils ne demandent pas au prédicateur de se transformer en journaliste. Mais, sans le savoir, et sans pouvoir bien l'exprimer, ils attendent du prédicateur une autre actualité, nullement journalistique, celle-là : l'actualité qui est celle de la vie de l'Église dans la communauté paroissiale aussi bien que dans chaque âme personnelle. Il faut dire, en anticipant sur ce qui sera ma conclusion, que le prédicateur ne peut donner cette impression d'actualité que s'il vit intensément, le premier, chacune des périodes et chacune des fêtes de l'année liturgique, au lieu de les prendre simplement comme un thème scolaire de développements conventionnels.

Le prédicateur qui a ainsi compris sa tâche ne se plaindra pas de retrouver chaque année des fêtes toujours les mêmes : encore Noël, encore Pâques, encore la Pentecôte ou la Toussaint ! Aucune de ces fêtes ne se répète d'une année sur l'autre ; si chaque fois c'est une fête réelle, insérée dans la vie d'une communauté réelle, d'un prédicateur réel : c'est chaque fois une fête nouvelle, qui donne chaque fois une nouvelle impulsion à la croissance chrétienne et de la communauté et de son interprète, qui reçoit chaque fois une coloration nouvelle et un intérêt nouveau du stade où est maintenant parvenue la vie paroissiale. N'étant pas pasteur, je dois me contenter de donner un témoignage per-

sonnel : celui qui vit vraiment les fêtes et les temps de l'année liturgique y trouve, non pas sans effort profond, mais au moins sans tentative artificielle, une possibilité perpétuelle de renouvellement. Peut-on être un chrétien vivant sans découvrir des dimensions nouvelles au mystère chrétien à mesure qu'on le célèbre et qu'on l'exprime davantage ?

3. — La prédication biblique et liturgique présente enfin cette caractéristique qu'elle introduit dans le mystère vivant, et non pas dans un système clos. La théologie, et à plus forte raison le manuel de catéchisme, consistent en déductions et en conclusions. Le fidèle ne peut que les accepter d'une manière plus ou moins passive. Il n'a rien à y ajouter : il ne peut qu'enregistrer ce qu'on lui donne comme vérité définitive, c'est-à-dire toute faite. On fait appel à sa foi en tant qu'elle est obéissance, adhésion, mais non en tant qu'elle est recherche, approfondissement du mystère, assimilation personnelle et, comme disait saint Thomas : cogitation, c'est-à-dire quête de Dieu par un esprit vivant. Ce qui fait que beaucoup renoncent à une prédication doctrinale c'est qu'ils confondent « doctrinal » et « scolaire ». L'homme a toujours besoin de doctrine, il a toujours faim de vérité. Mais, une fois passé l'âge scolaire, il se lasse, et à bon droit, d'un enseignement uniquement autoritaire, fait uniquement de définitions. Il faut bien passer par l'âge scolaire : chaque homme ne va pas perdre son temps à recommencer pour son compte toutes les recherches de ses prédécesseurs ; il convient de les lui livrer le plus tôt possible. Mais une fois qu'il a reçu ce bagage, il faut qu'il l'insère dans sa vie personnelle, qu'il l'assimile dans sa foi d'adulte. La prédication biblique et liturgique est initiation, c'est-à-dire qu'au lieu de donner des conclusions, auxquelles il n'y a rien à ajouter — sinon Amen — elle ouvre des perspectives. C'est en cela, foncièrement, que diffèrent le manuel de catéchisme et la catéchèse. L'un, le catéchisme, est au terme de toute une recherche faite par d'autres. L'autre, la catéchèse, est à l'origine d'une enquête personnelle. C'est pourquoi, si le catéchisme et la catéchèse des enfants ne doivent durer qu'un temps, l'initiation et la catéchèse chrétiennes doivent durer autant que la vie.

Cela veut-il dire que le prédicateur liturgique et biblique doive se contenter d'à-peu-près, de suggestions vagues, de métaphores plus ou moins littéraires ? Certes non. Sa prédication doit rester un enseignement, mais un enseignement suggestif. Rien n'est plus orthodoxe, rien n'est plus précis que l'*Enchiridion definitionum* de Denzinger. Mais un prédicateur qui se contenterait d'en livrer les propositions n'éveillerait pas une foi personnelle et vivante. L'avantage de la Bible et de la liturgie c'est que, sans se soucier de fermer la porte aux hérésies par des définitions soigneusement limées, elles nous donnent la vérité à l'état naissant, comme ces sources dont l'eau, au moment de leur jaillissement, abonde en propriétés radio-actives qu'on ne retrouve plus après la mise en bouteille. Le prédicateur qui s'abreuve lui-même et abreuve ses auditeurs à ces sources leur permet de faire leur théologie, au lieu de la recevoir toute faite. Il compte pour cela sur la vertu de foi, sur les dons du Saint-Esprit que possède tout baptisé et qui lui confèrent une intelligence surnaturelle souvent bien supérieure à sa culture humaine ou à ses facultés d'expression. Et, bien entendu, le prédicateur, théologien lui-même, ne leur livre pas les richesses de l'Écriture ou de la Liturgie en vrac, au hasard : il a opéré un tri parmi ces données, il sait les présenter, les orienter, les organiser ; simplement il ne leur donne pas la structure close et achevée d'un traité technique, il laisse du travail à l'intelligence surnaturalisée par la foi. C'est pourquoi encore, au point de vue moral, il ne tire pas des conclusions absolues, qui ne seront jamais tout à fait adaptées à chaque cas particulier. Le souci de « l'adaptation » conduit trop souvent les prédicateurs à un pragmatisme d'ailleurs très irréal qui leur fait délaissé l'annonce du mystère chrétien dans toute sa richesse et toute sa pureté. Au point de vue des conclusions morales, comme au point de vue des affirmations dogmatiques, il faut laisser du champ à l'auditeur — et surtout, ajouterai-je, au prédicateur invisible et silencieux qui habite les âmes et dont nous ne devons pas oublier qu'il est à l'œuvre lui aussi, et que nous ne pouvons pas prétendre le remplacer.

4. — Biblique et liturgique, on peut dire en d'autres termes que *la prédication doit être prophétique*.

Un prophète, en effet, c'est avant tout un prédicateur. Les deux mots, respectivement en grec et en latin, sont calqués l'un sur l'autre. Le prophète c'est, en effet, celui à qui Dieu a mis ses paroles dans la bouche. Mais le plus bas degré du prophétisme est celui où le porte-parole est inconscient, ou de mauvaise grâce : ainsi Balaam, Jonas, Caïphe. Si nous ne sommes prédicateurs que pour répéter des mots appris, nous nous rattachons à cette catégorie. Pour être un parfait prophète, il faut encore que le porte-parole soit habité, possédé par l'Esprit de Dieu. Au point que, dans la Bible, prophétiser est souvent synonyme de délirer (cf. 1 Sam., 10, 9-12). Le prophète est enivré, possédé par l'Esprit. Les témoins du miracle des langues crurent que les apôtres étaient ivres de vin doux. En réalité, ils prophétisaient, proclamant les *magnalia Dei*. Un des aspects majeurs du prophétisme c'est en effet l'enthousiasme. Or rien ne peut davantage le nourrir qu'un contact assidu avec la Bible dans laquelle d'un bout à l'autre l'Esprit-Saint *locutus est per prophetas*; avec la liturgie qui est tout entière chant, lyrisme, émerveillement devant les *mirabilia Dei*. La Bible ni la liturgie ne sont raisonneuses; ni l'une ni l'autre ne sont prosaïques : elles éclatent d'enthousiasme religieux dans l'action de grâces et l'adoration. La confluence de la Bible et de la Liturgie s'opère surtout avec les psaumes, livre liturgique au cœur même de la Bible, et condensé biblique qui fournit à l'Église le fond de sa liturgie. Comment un prêtre peut-il lire, toute sa vie, trente-cinq psaumes quotidiennement, et ne pas être enthousiaste des œuvres de Dieu ?

Or, un des reproches que les fidèles font le plus souvent à notre prédication c'est d'être terne, molle, sans conviction. Si nous ennuyons, c'est parce que nous paraissions nous-mêmes ennuyés de ce que nous disons. Si le prédicateur semble accomplir une corvée, comment les auditeurs seront-ils accrochés ? Un des motifs qui expliquent le succès des sectes, c'est le prophétisme de leurs prédicateurs. Notre certitude de posséder la vérité se transforme trop souvent en sommeil, en indifférence à l'égard d'une révélation que nous croyons posséder une fois pour toutes, où nous ne semblons rien voir que de banal et de naturel. Le prédicateur devrait sans cesse présenter la vérité en donnant cons-

cience aux fidèles de son caractère merveilleux, paradoxal, confondant pour la raison, et par là même passionnant pour l'homme tout entier.

Il ne s'agit pas, bien sûr, de préconiser une prédication pompeuse, pleine d'exclamations, de prosopopées et d'apostrophes. La prédication, sans être plate et fade, doit être simple et directe, mais le naturel n'exige pas la vulgarité ou l'indifférence. Ce qui est affreux et ridicule, c'est un enthousiasme de commande, c'est une éloquence artificielle et décorative plaquée après coup sur une conviction banale. Mais cela, si nous le trouvons dans les vieux cantiques, dans les paraphrases des prières de la messe, dans les sermonnaires, nous ne le trouvons jamais dans les livres saints, ni dans les textes liturgiques, qui sont un modèle d'équilibre et de naturel dans la grandeur lyrique.

Cet enthousiasme, avons-nous dit, est l'effet de l'Esprit. Cet Esprit ne vient pas sur commande. Ce qu'on appelle avec ironie « l'onction ecclésiastique » consiste à parler et à se tenir comme si le don de l'Esprit était une attribution normale et extérieure de la situation cléricale. Nous attirons l'Esprit en nous par la *lectio divina*, par l'oraison, par une pratique intelligente et lyrique à la fois du bréviaire et du missel, par une vie de mortification et de zèle. Il arrivera d'ailleurs, si nous sommes soucieux de sincérité, que nous éprouverons parfois quelque honte d'un enthousiasme oratoire qui nous a saisi en chaire, et qui dépasse évidemment le niveau authentique de notre vie spirituelle. La sincérité ne nous oblige pas à renoncer à de tels élans, qui peuvent très bien nous dépasser parce qu'ils ne viennent pas de nous. Elle nous oblige au contraire à reviser notre vie pour la mettre en harmonie avec nos paroles. C'est là un des points où la pratique de la prédication, qui peut si facilement s'accommoder d'un certain dédoublement de la personnalité, peut être un aiguillon efficace de notre sanctification.

b) Si elle est prophétique et donc enthousiaste, la prédication sera encore eschatologique. Le prophète est quelqu'un qui n'annonce pas des banalités, mais des vérités explosives : il est le témoin d'une intrusion de Dieu dans la vie humaine, il proclame que les derniers temps sont tout proches de notre ronron quotidien. Il arrache l'homme à ses

combinaisons trop humaines, à ses alliances trop charnelles trop prudentes, pour le jeter dans l'inconnu de la foi.

Le prédicateur en contact vivant avec la Bible et la liturgie échappe au danger d'une prédication apaisante, optimiste et bon enfant, qui endort au lieu de réveiller; qui n'est plus guère qu'une civilité puérile et honnête, ou qu'une hygiène morale teintée d'évangélisme. Nos fidèles — les meilleurs d'entre eux en tout cas — ne s'attendent pas que nous leur ressassions ce qu'ils savent déjà et que nous les enfoncions dans leur routine; ils espèrent du prédicateur (et s'ils ne l'espèrent pas, tant pis pour eux) que nous les jetterons en face du Dieu vivant, ce qui comporte toujours des vérités désobligeantes.

Souvent une prédication trop philosophique, trop sociologique, crée un malaise chez les fidèles qui se demandent si de tels propos sont bien à leur place dans une église, au cours d'une célébration sacrée. Une prédication rigoureusement enracinée dans la Bible et la liturgie échappe nécessairement à ces inconvénients. Les fidèles y reconnaissent ce qu'ils attendent de nous : une prédication vraiment religieuse, vraiment surnaturelle, ce qui ne signifie nullement coupée du réel et de l'actuel. Les prophètes étaient à la fois des hommes plongés dans la vie nationale d'Israël et des hérauts de la transcendance divine.

c) Enfin alors que le prêtre connaissait et récitait les formules de la prière, le prophète enseignait à prier à ses auditeurs, parce qu'il leur révélait les mœurs de Dieu et les mœurs qui plaisent à Dieu; il leur livrait, toutes brûlantes, les paroles de Dieu, et il leur enseignait en même temps l'art de parler à Dieu.

La Bible et la liturgie ne sont que prière. Et ce que le chrétien attend de son prédicateur, c'est qu'il lui apprenne à prier. Ce dont souffrent plus ou moins inconsciemment nos fidèles, c'est d'un manque de foi pratique; d'une inculture de leur imagination et de leur sensibilité chrétienne; d'une gaucherie spirituelle qui ne permet pas à leur vie de prière quotidienne de répondre à leurs élans profonds et à l'appel intérieur de l'Esprit. Une prédication qui les familiarise avec les mœurs de Dieu et la parole de Dieu, qui leur donne à l'égard de Dieu non pas seulement des idées claires mais des attitudes concrètes, un langage, ce qu'on

pourrait appeler un savoir-vivre et une familiarité divine : voilà ce qu'ils appellent une prédication pratique, bien qu'elle puisse être d'une teneur extrêmement élevée, bien que, ou plutôt parce qu'elle ne craint pas d'aborder les mystères les plus hauts et les plus essentiels.

*
**

Pour que le prédicateur apprenne à prier, il faut qu'il sache prier lui-même. Rien ne peut mieux le lui apprendre que la fréquentation de la Bible et de la liturgie. Nous concluons donc en signalant un dernier avantage du recours aux sources que nous recommandons, avantage qui concerne cette fois le prêtre lui-même et sa vie personnelle.

Trop souvent le prêtre manque de goût pour la prédication parce qu'il y voit une tâche intellectuelle, littéraire, académique, qui demeure étrangère à une vie toute donnée au service de Dieu et des hommes. Il lui répugne, et souvent il est au-dessus de ses forces de s'enfermer avec ses livres ou ses cahiers pour rédiger une dissertation trop étrangère à ses préoccupations habituelles.

La prédication que nous avons essayé de décrire n'est pas une activité spécialisée. Elle n'est que la communication, le rayonnement d'une âme sacerdotale. Elle est en parfaite continuité avec l'oraison du prêtre, sa récitation de l'office, sa célébration de la liturgie. Oraisons et célébrations très ferventes, certes, mais non pas monastiques : l'oraison et la célébration d'un pasteur, tout en cherchant d'abord la gloire de Dieu, ne peuvent faire abstraction du troupeau qu'il faut mener aux sources fraîches et aux pâturages abondants. De même, sa prédication ne cherche pas à exposer des thèses ou à détailler des traités, mais à nourrir son peuple des vérités vivantes qui sont devenues sa propre substance. Et si la sainteté d'une vie n'est pas autre chose, au fond, que son unité, une telle prédication est sanctifiante, qui favorise l'unité entre la piété personnelle du prêtre et son apostolat.

A.-M. ROGUET, o. p.